



John McQUEEN

POST-HUMAINS

LE SECRET

John McQueen

Post-humains 2

Le Secret

© John McQueen, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9084-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'histoire d'une fuite...

En s'enfuyant avec Anna¹, l'infirmière qui avait suivi sa convalescence à l'hôpital des Armées, Vincent avait pris conscience que lui et ses compagnons de combat avaient été envoyés dans une mission suicide dont il était le seul survivant. Il ne devait rien rester d'eux et aucune trace des expérimentations malencontreuses dont ils avaient été l'objet dans le but de créer des soldats améliorés. Poursuivi, Vincent avait alors tenté d'échapper à son arrestation mais aussi à son élimination physique car, derrière ces expérimentations et derrière certains membres de la haute administration, se cachait une organisation sulfureuse du nom d'Eagle Academy qui ne reculait devant aucun moyen pour effacer les preuves. C'est au milieu d'une guerre civile qui ravageait le pays et après une poursuite sans merci, menée par la sécurité intérieure et les instigateurs de ces expérimentations, qu'Anna avait réussi à cacher Vincent dans le Marais breton. Dans cet endroit isolé, Vincent avait pu découvrir le fameux Lord Alexander McDougall qui allait tout d'abord l'accueillir et ensuite le protéger.

Après de nombreuses péripéties, dont l'intrusion d'un agent du renseignement français, et plusieurs tentatives d'enlèvement qui aboutirent à la destruction de la quasi-totalité des installations du Marais, Vincent parvint néanmoins à rejoindre un sanctuaire caché au milieu des Highlands, le château d'*A'Chomraich*. C'est ainsi qu'il avait rencontré Odyssey, la fille d'Alexander McDougall. Odyssey la mutante ; celle qui ressent ce que les humains ne perçoivent pas, celle qui a conçu et réalisé les « veilleurs », des humanoïdes sophistiqués qui prolongent son action. Celle qui se sent investie d'une mission et que les rivaux de son père, dont John Boorman, patron d'Eagle Academy, aimeraient enlever et maîtriser pour mieux asservir le monde à leur profit.

Subjugué par la jeune femme et convaincu qu'il n'y a désormais pas d'autre issue pour lui, Vincent va entamer un parcours initiatique qui va lui ouvrir les portes d'un monde que nul ne pouvait imaginer.

Quelque part en Antarctique

Le vent commençait à se calmer et se stabilisait à 25 km/h, la température extérieure était de -5° C et un pâle soleil éclairait les installations. Soulagé d'avoir échappé à l'attaque de la base de lancement, Aarush observait, à travers la vitre de protection de son abri, l'espace uniformément blanc qui l'entourait. Il y a presque un an, il avait voulu superviser la mise en place de ce projet ; puis, profitant de l'été austral, il était venu s'installer dans cette base antarctique pour piloter l'ultime étape de l'opération. En ce beau jour de janvier, toute l'équipe allait enfin vivre l'aboutissement d'un travail harassant. Aarush écoutait les brefs échanges entre les cinq chercheurs présents, tout en fixant son regard sur le portique de lancement qui s'élevait à 800 mètres de lui. Dès la tombée de la très brève nuit, tout serait terminé. Il but sa dernière gorgée de café, reposa lentement sa tasse sur l'appui de la baie vitrée et pensa à sa vie. Sa jeunesse à New Delhi, la tentative d'enlèvement dont l'avait sauvé une mystérieuse organisation, ses études à Harvard puis son long séjour dans le sanctuaire des Highlands, *A'Chomraich* comme aimait le dénommer son protecteur, Lord Alexander McDougall. C'est là qu'il avait rencontré Odyssey, fille unique d'Alexander ; celle qui avait conçu le fabuleux projet des veilleurs, celle qui voyait plus loin que les humains, celle qu'il avait aimée mais qui en avait choisi un autre. Et aujourd'hui, aux confins des terres émergées, perdu dans ces 14 millions de km², lui-même dirigeait ce que personne ne pouvait imaginer.

C'est à 23h que toute l'équipe se rassembla dans la salle de contrôle. Le soleil venait de se coucher et le décompte final fut lancé. À l'instant du lancement on ne vit qu'une très brève lumière bleue accompagnée d'une vibration qui fit trembler les parois du bâtiment.

Puis plus rien. Aarush se tourna vers ses amis, écarta les bras en souriant et s'écria :

— Ils sont partis !

En une seconde, chacun se jeta dans les bras de son voisin.

Le retour d'Anna

Neuf mois auparavant, Paris, 20 avril, Hôpital du Val-de-Grâce

Anna sortit soudain de son sommeil et réalisa aussitôt que son séjour à l'hôpital touchait à sa fin. Elle se redressa prudemment en épiant les réactions de son corps. Les douleurs étaient désormais réduites à quelques sensations désagréables et n'avaient plus rien à voir avec ce qu'elle avait enduré deux mois auparavant après qu'on l'ait enlevée et torturée. Elle s'assit au bord de son lit et regarda son réveil ; il était un peu plus de 8h et, en cette fin du mois d'avril, la lumière grise du matin envahissait déjà toute la pièce. Anna se passa une main dans ses cheveux ébouriffés et soupira. Ses parents avaient pu venir la voir chaque jour mais, à part eux, elle n'avait pas eu droit à d'autres visites que celles des agents des services du renseignement et de la sécurité intérieure qui l'avaient harcelée de leurs questions répétitives. Elle se leva, frissonna et s'approcha de la fenêtre ; le ciel était encore voilé et le vent secouait la cime des arbres. Anna s'emparait d'un peignoir quand on frappa à la porte.

L'aide-soignante lui apportait son petit déjeuner suivie de l'infirmière qui engagea aussitôt la conversation d'un air enjoué :

— Alors ? ! C'est le grand jour ! On nous quitte aujourd'hui ! Qu'est-ce qu'on va faire sans vous ? ! On s'était habitué à votre compagnie !

Anna sourit mais ne répondit pas. L'infirmière reprit d'une voix plus douce :

— Prenez le temps de vous préparer car vous ne sortirez qu'à midi. Le médecin veut vous voir dans la matinée.

L'infirmière s'approcha d'elle et lui prit délicatement les deux mains en la regardant dans les yeux :

— Je suis sincèrement heureuse de vous voir avec ce joli teint ; enfin debout et sereine. Prenez bien soin de vous car dehors c'est de plus en plus difficile.

Elle serra ses mains plus intensément pour souligner son propos puis quitta rapidement la chambre. Anna la regarda partir, elle remarqua qu'elle semblait tendue et que sa démarche était presque maladroite ; puis elle se détourna et décida de déguster son petit déjeuner sans penser à autre chose. Toilette faite, elle prépara ses maigres bagages et attendit le passage du médecin.

Vers midi, elle quittait seule l'hôpital du Val-de-Grâce sous ce même temps maussade. Elle n'avait pas souhaité que ses parents viennent la chercher. Elle voulait marcher dans Paris, faire fonctionner ses jambes, profiter des boulevards avant de rejoindre son appartement où elle déciderait de ce qu'elle allait faire.

Peut-être y trouverait-elle un message, une trace du passage de ceux dont elle avait été séparée depuis plus de deux mois. Pour la conditionner, on l'avait en effet privée de téléphone, de radio et de télévision et elle n'avait pu lire que des ouvrages préalablement contrôlés par ses gardes. Mais aujourd'hui, les gardes s'étaient envolés sans qu'elle puisse obtenir une quelconque explication. Persuadée qu'elle était suivie, Anna se retourna machinalement et aperçut une Range Rover qui approchait. Elle la fixa et surveilla sa progression ; le 4x4 s'avancait rapidement puis sembla ralentir ; Anna eut un mouvement de recul. Il s'approchait toujours puis, parvenu à sa hauteur, il s'arrêta. Anna recula à nouveau, prête à s'enfuir en courant. La vitre avant de la voiture s'abaissa et laissa apercevoir le visage souriant d'une femme au teint mat, cheveux noirs tirés en arrière et vêtue d'un simple treillis. Anna eut un instant d'hésitation puis elle reconnut la conductrice ; l'émotion la submergea, elle porta ses mains sur ses tempes et s'écria :

— Mon Dieu ! Azû ! Azû !

La jeune femme sentit ses jambes convalescentes défaillir. Ne trouvant aucun appui et aveuglée par les larmes, elle commença à perdre l'équilibre mais Azû avait eu le temps de s'extraire du véhicule pour la soutenir.

Quelques secondes plus tard, Anna était installée à l'arrière de la voiture qui roulait vers une destination inconnue. Elle échangea un regard avec Azû et entama aussitôt la conversation :

— Je suis heureuse de vous revoir.

— Moi aussi je suis contente de vous voir debout. Tout le monde s'inquiétait et nous n'avions pas le droit de vous approcher.

— J'ai traversé de mauvais moments, mais je voulais absolument m'en sortir. Je n'ai jamais autant souffert physiquement et moralement, mais ce qui me torturait le plus, c'était de penser que vous étiez tous morts et que l'on me mentait pour me maintenir en vie.

— Eh non ! Nous sommes bien vivants : sir Alexander, Vincent, Simon, Françoise et Hélène, tous vivants ! Nous avons su nous défendre !

Anna regarda défiler les boulevards parisiens tout en réfléchissant puis répondit d'un air songeur :

— Par quel miracle sommes-nous toujours là ? Quand je pense à la violence de cette attaque de la base dans le Marais breton, j'en frémis encore de peur.

— Ce n'était pas notre heure, voilà tout. Mais Simon a été gravement blessé, Hélène est profondément traumatisée et cinq chercheurs sont morts.

— C'est terrible.

— Selon les circonstances, être vivant n'est pas toujours un avantage. Mon expérience me l'a parfois prouvée.

Anna pensa aussitôt à ce qu'avait enduré Azû en tant que femme kurde et ne sut quoi répondre.

D'un ton neutre, Azû continua ses commentaires :

— Nous avons une longue route devant nous. Nous partons en convoi car il n'est pas question qu'il vous arrive de nouvelles mésaventures. Il y a de quoi boire et manger dans le sac près de vous. Je ne compte pas m'arrêter, sauf pour les besoins naturels.

— Je...

Azû jeta un regard interrogateur dans le rétroviseur.

— Je suis désolée pour ma défaillance de tout à l'heure mais l'émotion était trop forte ; je ne suis pas encore très solide.

Azû esquissa un bref sourire puis reprit son air impassible.

— Il ne faut pas être désolée. Vous êtes encore très marquée par les tortures que vous avez subies. Il va vous falloir du temps.

— Mais avons-nous du temps ?

— Les choses vont changer ; on ne va plus subir.

Anna détourna légèrement son visage pour qu'Azû ne voit pas les larmes qui envahissaient son regard.

L'adieu au Marais breton

Le Marais Breton, France, 20 avril, 17h

Lord McDougall marchait lentement le long des marais et jetait de temps à autre un coup d'œil sur les petits canaux qui bordaient la route, cherchant à repérer une éventuelle présence de ragondins. À ses côtés, une femme d'une soixantaine d'années avançait en claudiquant légèrement. Ils cheminaient ainsi depuis quelques minutes quand la femme l'interpella :

— Alors, c'est décidé ? Vous partez, Alex ?

— Oui, Hélène. Mon travail en France touche à sa fin. Dès qu'Anna nous aura rejoints, si son état de santé le lui permet, nous rejoindrons l'Écosse. Je dois lui assurer une convalescence confortable et je pense que c'est le meilleur endroit pour cela.

— Vous allez me manquer. Je vais m'occuper de qui maintenant ?

— Vous savez, ma chère Hélène, dès que je quitte ce lieu vous me manquez tout autant ; mais je dois continuer mon travail. Il y a encore une cinquantaine de chercheurs et de techniciens ici et ils ont aussi besoin de vous.

— Vous n'allez pas fermer ce site comme les gens d'ici le craignent ?

— Non. Notre mission en France va continuer encore quelques temps.

— J'ai vécu tant de choses avec vous, tant de moments de bonheur malgré les épreuves.

Elle s'arrêta brusquement et grimaça en se tenant la hanche. McDougall lui prit le bras et s'inquiéta :

— Vous avez toujours mal ?

— Pas toujours mais ces barbares m'ont rudement secouée et à mon âge, ça laisse des traces.

— Voulez-vous que je vous fasse à nouveau examiner ?

— Non, Alex. Vous êtes très gentil, mais ça va, je vais me forcer à bouger et tout rentrera dans l'ordre.

Ils avaient repris leur marche vers la chaumière qui annonçait la fin de leur promenade quand McDougall, après un court moment de réflexion, relança la conversation tout en regardant droit devant lui :

— Quand notre travail en France sera terminé, je vous proposerai de venir travailler avec moi dans les Highlands. Vous pourrez y rencontrer ma fille Odyssey et y retrouver certains de nos plus chers amis. Est-ce que cela vous plairait ?

La réponse se faisant attendre, il se tourna vers Hélène et constata qu'elle pleurait. Elle sortit un mouchoir de sa poche, s'essuya les yeux d'un geste rapide et répondit d'une voix troublée :

— Je vous reconnais bien là, Alex. Toujours aussi généreux. Mais je dois rester dans mon pays quoi qu'il m'en coûte. Vous êtes chez vous dans le monde entier, mais moi, je ne suis bien qu'ici, même si on doit m'y tuer.

McDougall posa doucement sa main sur l'épaule d'Hélène.

— Quoi qu'il advienne, je ne vous laisserai pas exposée à de nouvelles violences.

Hélène tentait vainement d'éponger les larmes qui envahissaient son visage quand un appel leur fit tourner la tête vers l'extrémité du sentier. La silhouette de l'une des gardes s'agitait en effet à une centaine de mètres. Elle leur fit un grand signe puis courut dans leur direction. Arrivée à portée de voix, elle stoppa et s'écria :

— Sir ! Elles arrivent ! Elles arrivent !

McDougall sentit son cœur se serrer puis battre violemment dans sa poitrine. Il s'élança sur le chemin en soutenant Hélène.

Parvenus à proximité d'une petite chaumière, ils aperçurent un groupe de six puissants 4x4 stationnés en file indienne et entourés de gardes. Tout le monde paraissait très affairé. Alexander scrutait du regard les différents véhicules lorsqu'il prit un grand coup de coude dans les côtes ; Hélène lui désigna la troisième voiture et s'écria :

— Là ! Près d'Azû ! C'est elle qui descend de voiture !

Alexander ne répondit pas. Il accéléra le pas et fila droit dans la direction du groupe. Azû le vit approcher ; elle sourit aussitôt et se pencha vers Anna qui paraissait un peu perdue. Celle-ci releva la tête et son regard croisa celui d'Alexander. En l'espace d'une seconde elle se jeta dans ses bras et se sentit soulevée de terre. Il la serra si fort contre lui qu'elle eut du mal à reprendre sa respiration. Quand il consentit à relâcher son étreinte, elle put embrasser Hélène qui la regardait comme une personne qui revient de l'au-delà. Pendant qu'elle lui parlait, Alexander épiait les mouvements de la jeune femme pour chercher d'éventuelles traces de blessures et de séquelles physiques mais il ne distingua rien de particulier, mise à part sa perte de poids et une légère pâleur. Hélène avait sans doute lu dans ses pensées car elle s'écria :

— Tu es si maigre et si pâlichonne ma chérie ! Il est grand temps que je m'occupe de toi.

Alexander enchaîna :